

verte, et quand il fallait prononcer la sentence, il tournait la figure vers celui dont la cause était gagnée; la sentence, on le voit, n'était pas longue, et le greffier, s'il y en avait un, n'avait pas beaucoup de mots à écrire pour l'enregistrer. Les rois de France, ceux d'Espagne et beaucoup d'autres, joignaient un riche collier au sceptre et à la couronne. Presque tous les ordres de chevalerie adoptèrent aussi le collier comme insigne des plus hautes dignités. Toutes les matières employées dans la bijouterie peuvent servir à la confection des colliers, surtout pour la parure des femmes. On a fait des colliers de perles, de corail, de jais, de diamants, de strass; on en a fait aussi souvent qui ne sont que des chaînes dont les anneaux sont d'or ou d'argent.

Les colliers étaient d'un usage très-fréquent comme objet de parure chez les dames grecques et les dames romaines. Dans les statues et les peintures antiques, on en rencontre fort souvent, et voici les formes qui paraissent les plus usitées. Tantôt le collier était formé d'étoiles d'or, séparées les unes des autres par de grosses perles; d'autres fois, c'était un simple rang de perles, auxquelles on pouvait ajouter des espèces de larmes ou de gouttes d'or. Plus tard, on en fit qui avaient jusqu'à trois rangs de perles; le premier entourait le cou, tandis que les deux autres descendaient très-bas sur le sein; c'est ainsi qu'on peut entendre l'expression de *pupille aurata*, dont se sert Juvenal en parlant de Messaline. En même temps que des colliers, il faut parler d'un ornement que nous retrouvons souvent dans les peintures antiques, et qui est entièrement inconnu de nos modernes élégantes. C'était une grande chaîne d'or, posée en forme de baudrier, et passant de l'épaule gauche au côté droit; rien de plus joli dans les peintures antiques que cette bande courant sur la blancheur satinée de la peau. Telle était d'ailleurs la passion des Romains pour tout ce qui était or ou bijoux, que Plinius disait un jour, en parlant d'elles : « Les femmes ont de l'or sur tout le corps, mais seulement lorsqu'elles se parent pour sortir. Cependant lorsqu'elles sont seules dans leurs chambres, elles ont au cou des perles passées à un fil d'or, pour pouvoir y penser même pendant leur sommeil. »

— *Boucles de souliers.* On voit encore quelques vieillards, surtout parmi les ecclésiastiques, dont les souliers sont ornés de boucles d'argent. A une époque qui n'est pas très-éloignée de nous, c'était une mode universelle; l'or et l'argent brillaient sur toutes les chaussures d'hommes. Fort larges pendant assez longtemps, ces boucles devinrent ensuite plus petites, et finirent par disparaître, surtout quand tout le monde se mit à porter des bottes. Tous les domestiques du roi Louis-Philippe avaient des boucles à leurs souliers; et très-probablement, dans plusieurs familles de l'ancienne noblesse, les boucles de souliers font encore partie de la livrée, puisque ces familles semblent tenir à honneur d'affubler ce qu'elles appellent leurs gens de manière à les faire ressembler, autant que possible, à de vieux meubles qui leur auraient été transmis de génération en génération; puisque, en outre, elles font consister leur noblesse bien plus dans l'exhibition de ces ridicules antiquités que dans l'imitation des vertus ou des exploits de ceux qui l'ont gagnée, quand elle a réellement été gagnée, quand elle n'a pas été le prix de vices complaisances ou de services d'un genre plus ou moins suspect. Les suisses et les bedaux de nos églises ont aussi très-souvent des souliers à boucles; l'Eglise tient aux vieilles coutumes presque autant que l'ancienne noblesse, et cela par des raisons qui sont presque les mêmes, ce que comprennent mieux pourtant, puisque c'est pour elle une nécessité d'état de se montrer fidèlement attachée à ses vieilles croyances, sans les laisser entamer par le tranchant de plus en plus aigu d'un goût souvent frivole pour la nouveauté. Terminons ce que nous avons à dire sur les boucles de souliers par le récit de ce qui arriva en Angleterre, à Birmingham, lorsque cette mode vint à disparaître.

Il y avait dans cette ville une manufacture très-importante, qui fabriquait des boucles pour l'Angleterre presque tout entière, et même pour plusieurs pays du continent. Un jour, le prince régent parut en public avec des souliers attachés par de simples cordons; tous les courtisans s'empressèrent aussitôt de remplacer leurs boucles par des cordons; les courtisans des courtisans firent de même; Londres tout entier suivit le nouveau courant, les autres villes aussi, et les boucles furent bientôt presque partout abandonnées. Il fallut fermer la manufacture, et les ouvriers qu'elle occupait se virent tout à coup réduits à la misère. Ils eurent se venger en prenant pour mot d'ordre de siffler le nom du prince régent toutes les fois qu'on le prononcerait devant eux; ils choisirent un vieux cheval, qu'ils affublèrent d'une manière ridicule, avec des cordons noués sur ses sabots, le promenant par la ville avec force huées entremêlées de cris séditieux; pendant longtemps, quiconque se montrait dans les rues chaussé de souliers à cordons était en butte aux insultes et aux vociférations de la foule; on lui prodiguait les noms de *tick dish*, lèche-plat, *dog robber*, voleur de chiens, et autres dont la populace anglaise a enrichi son vocabulaire, un des plus complets qui existent en ce genre chez toutes les nations de la terre. La police finit par triompher de tous ces désordres; mais ce ne fut pas sans peine, et surtout sans faire

beaucoup de victimes parmi ces malheureux ouvriers, à qui la faim pouvait servir d'excuse.

Les bijoux ont toujours été et seront toujours la passion la plus impérieuse de la femme; c'est à cette idole qu'elle sacrifiera toujours ses sentiments les plus sacrés, vendant comme Tarpeia son honneur et sa patrie pour un bracelet. Plinius disait déjà de son temps : « J'ai vu, et ce n'était pas dans une cérémonie publique, dans une de ces fêtes où l'on étale le luxe et l'opulence, mais à un simple souper de fiançailles communes; j'ai vu Lollia Paulina, qui depuis est devenue la femme de Caligula, toute couverte d'émeraudes et de perles, que leur mélange rendait encore plus brillantes. Sa tête, les tresses et les boucles de ses cheveux, ses oreilles, son cou, ses bras, ses doigts en étaient chargés; il y en avait pour 40 millions de sesterces, comme elle était en état de le prouver par les quittances, et ces richesses, elle ne les devait pas à la prodigalité de l'empereur, c'était le bien que lui avait laissé son aïeul, c'est-à-dire la dépouille des provinces. Voilà le prix des concussions! voilà pourquoi Lollius, diffamé dans tout l'Orient pour les présents qu'il avait extorqués aux rois, et tombé dans la disgrâce de Caius César, fils d'Auguste, avala du poison : c'était afin que sa petite-fille se fit voir aux flambeaux avec une parure de 40 millions de sesterces. Calculez d'un côté ce que portèrent dans leurs triomphes Curius et Fabricius; figurez-vous les brancards chargés du fruit de leurs exploits; et d'un autre côté, voyez à table une seule femme, une Lollia; ne voudriez-vous pas qu'ils eussent été arrachés du char triomphal, plutôt que d'avoir, par leurs victoires, préparé de tels scandales? » Remplacez le mot de concussions par celui de spéculation; au lieu de préteur, lisez financier, et vous aurez le secret de mainte fortune dont l'éclat impudent scandalise chaque jour tous les honnêtes gens, et l'explication de mainte bassesse dont la vanité féminine a été la cause première.

Bijoux indiscrets (LES), roman licencieux de Diderot et son premier ouvrage, si l'on s'en rapporte à Voisenon, qui se trompe certainement. Diderot, ce mauvais économiste d'une rare fortune intellectuelle, ainsi que l'a appelé un critique, Diderot le composa en quinze jours, pour satisfaire aux besoins d'une certaine M^{lle} de Puisieux, sorte de bel esprit femelle, mariée à un littérateur des plus médiocres, et qui, pendant dix ans, importuna Diderot de ses demandes d'argent. Les *Bijoux indiscrets* furent vendus 50 louis. 50 louis paraissent être la taxe imposée par la maîtresse à l'aimant, car à ce même prix furent cédés *l'Essai sur le mérite et la vertu* (M^{lle} de Puisieux n'avait ni l'une ni l'autre), les *Pensées philosophiques*, *l'Interprétation de la nature* et peut-être aussi la *Lettre sur les aveugles* (1749). Les *Bijoux indiscrets* sont tout à fait dignes de leur origine. Erguebezd, à qui le poids des années commence à faire sentir celui de la couronne, las de tenir les rênes de l'empire du Congo, plein de confiance dans les qualités supérieures de son fils Mangogul, et pressé par des sentiments de religion, pronostics certains de la mort prochaine ou de l'imbécillité des jeunes, descend du trône pour y placer le jeune prince. Mangogul acquiert en moins de dix années la réputation de grand homme. Il gagne des batailles, force des villes, agrandit son empire, s'immortalise par d'utiles établissements, institue même des académies, et, ce que son université ne put jamais comprendre, il acheva tout cela sans savoir un seul mot de latin. Mangogul n'est pas moins aimable dans son sérail que sur le trône; il brise les portes du palais habité par ses femmes, et l'on entre maintenant dans leurs appartements aussi librement que « dans aucun couvent de chanoines de Flandres ». La jeune Mirzoza a fait sa conquête; mais, depuis le jour où cela arriva, plusieurs années se sont écoulées, et il y a des instants, bien rares il est vrai, où le sultan et sa favorite s'ennuient ensemble. La variété des amusements qui suivent Mangogul n'a pu le garantir du dégoût. « Vous êtes dégoûté; voilà, prince, votre maladie, lui dit un beau jour Mirzoza, qui l'engage à aller de ce pas consulter le génie Cucufa. L'idée est excellente. Mangogul va trouver Cucufa. Le génie Cucufa est un vieil hypocondriaque qui, craignant que les embarras du monde et le commerce des autres génies ne fissent obstacle à son salut, s'est réfugié dans le vide, pour s'occuper tout à son aise des perfections infinies de la grande pagode, se pincer, s'égayer, se faire des niches, s'ennuyer, enragier et crever de faim. Là, il est couché sur une natte, le corps coussu dans un sac, les flancs serrés d'une corde, les bras croisés sur la poitrine, et la tête enfoncée dans un capuchon, qui ne laisse sortir que l'extrémité de sa barbe. Il dort; mais on croirait qu'il contemple. Il n'a pour toute compagnie qu'un hibou qui sommeille à ses pieds, quelques rats qui rongent sa natte, et des chauves-souris qui voltigent autour de sa tête : on l'évoque, en récitant au son de la cloche le premier verset de l'office nocturne des brahmines; alors il relève son capuce, frotte ses yeux, chausse ses sandales, et part porté dans les airs par deux gros chats-huants. » Que voulez-vous? mon fils, demande Cucufa au sultan, après avoir donné à celui-ci la bénédiction de Brahma. — Une chose fort simple, dit Man-

gogul : me procurer quelques plaisirs aux dépens des femmes de ma cour. — Eh! mon fils, répliqua Cucufa, vous avez à vous seul plus d'appétit que tout un couvent de brahmines, que prétendez-vous faire de ce troupeau de folles? — Savoir d'elles les aventures qu'elles ont et qu'elles ont eues; et puis c'est tout. — Mais cela est impossible, dit le génie; vouloir que des femmes confessent leurs aventures! cela n'a jamais été ou ne sera jamais. — Il faut pourtant que cela soit, ajoute le sultan. Cucufa réfléchit; puis, plongeant sa main droite dans une poche profonde, pratiquée sous son aisselle, au côté gauche de sa robe, il en tire avec des images, des grains bénits, de petites pagodes de plomb, des bonbons moisis, un anneau d'argent, que Mangogul prit d'abord pour une bague de Saint-Hubert. « Vous voyez bien cet anneau, dit-il au sultan; mettez-le à votre doigt, mon fils, toutes les femmes sur lesquelles vous en tournerez le chaton raconteront leurs intrigues à voix haute, claire et intelligible : mais n'allez pas croire au moins que c'est par la bouche qu'elles parleront. — Et par où donc, ventre-saint-gris, s'écria Mangogul, parleront-elles? — Par la partie la plus franche qui soit en elles, et la mieux instruite des choses que vous désirez savoir, dit Cucufa; par leurs bijoux. — Par leurs bijoux, reprend le sultan; en voilà bien d'une autre! des bijoux parlants! cela est d'une extravagance inouïe. »

A peine Mangogul possédait-il l'anneau mystérieux de Cucufa, qu'il est tenté d'en faire l'essai sur la favorite. N'oublions pas de dire qu'outre la vertu de faire parler les bijoux des femmes sur lesquelles on en tourne le chaton, il a encore celle de rendre invisible la personne qui le porte au petit doigt. Ainsi Mangogul peut se transporter en un clin d'œil en cent endroits où il n'est point attendu, et voir de ses yeux bien des choses qui se passent ordinairement sans témoin; il n'a qu'à dire : « Je veux être là! » à l'instant il y est transporté. Le voilà donc chez la favorite, qui est au lit. Mais il hésite à satisfaire une curiosité qui pourrait lui être fatale, pour le cas où le bijou de Mirzoza s'aviserait d'extravaguer. Il se contente de réveiller sa maîtresse et de lui communiquer le succès de l'entrevue de Cucufa. « Ah! quel secret diabolique vous a-t-il donné là! s'écria Mirzoza. Mais prince, comptez-vous en faire usage?... Les deux amants plaisaient d'avance aux dépens des bijoux que le prince va mettre à la question. Déjà l'on a compris de quels bijoux l'auteur entend parler; ils ne sont ni les uns ni les autres de ceux que l'on poinçonne à la Monnaie, et notre embarras serait extrême s'il nous fallait ici en préciser la destination. Chez Diderot, l'équivoque va assez court vêtue pour que le lecteur le moins expert en gravures ne puisse se méprendre. Chez nous, il n'en peut être de même, et dès le chapitre sixième, intitulé *Premier essai de l'anneau*, nous voilà contraints de songer sérieusement que, si le latin dans les mots brave l'honnêteté, il n'en est pas de même du français. Comment reproduire tous ces tableaux où le style sanguin, nu, effronté de Diderot se montre familièrement, avec cette abondance de détails qui lui est propre? Diderot, l'inégal Diderot, faux et trivial en maints endroits, a mis sa superbe empreinte çà et là, et, à travers des longueurs et des turpitudes, on reconnaît la plume originale et vraie qui a excellé dans le conte. « Personne n'a mieux conté dans le XVIII^e siècle; non, pas même Voltaire, » disait M. Villemain à propos de Diderot. Et cela est vrai; mais les *Deux amis de Bourbonne*, *l'Histoire de mademoiselle de la Chauz*, et quelques autres courts récits, dans leur rude simplicité, valent mieux que tel grand roman de Diderot où le ton déclamatoire le dispute assez souvent à l'ordure et au cynisme. Revenons donc aux *Bijoux indiscrets*, nous dirons simplement que, grâce à l'anneau du génie Cucufa, toutes les femmes, et elles sont nombreuses, à qui s'adresse Mangogul, se voient aussitôt trahies; les moindres circonstances, les plus intimes détails de la galanterie sont révélés; il n'est pas de princesse ni de bourgeoise, qui puisse arrêter les indiscrétions de son bijou. Aussi la terreur est-elle grande dans la société féminine de la capitale du Congo, dès que le bijou d'une jeune dame vive et jolie de la cour du sultan, mariée à un émir, a été soumise à la terrible expérience de l'anneau : « Elle a parlé sans ouvrir la bouche, dit une jeune personne effrayée; les faits ont été bien articulés; et il n'était que trop difficile de deviner d'où partait ce son extraordinaire; je vous avoue que j'en serais morte à sa place... Il n'y a donc plus de milieu. Il faut, ou renoncer à la galanterie, ou se résoudre à passer pour galante. » L'alternative est cruelle; mais les femmes prennent leur parti. On laissera parler les bijoux tant qu'ils voudront; et l'on ira son train sans s'embarrasser du qu'en dira-t-on? — Depuis que Mangogul a reçu le présent fatal de Cucufa, les ridicules et les vices du sexe sont devenus la matière éternelle de ses plaisanteries. Quatorze essais successifs de l'anneau le laissent convaincu que « celui qui craint d'être dupe dans ce monde et dans l'autre ne peut trop se méfier de la puissance des pagodes, de la probité des hommes, et de la sagesse des femmes. » — C'est donc, à votre avis, quelque chose de bien équivoque que cette sagesse? lui demande un jour Mirzoza impatientée. — Au delà de tout ce que vous imaginez, » répond Mangogul, qui

excepte toutefois sa favorite de ses discours, et ajoute : « En bonne foi, n'êtes-vous pas convaincue que la vertu des femmes du Congo n'est qu'une chimère? Voyez donc quelle est aujourd'hui l'éducation à la mode, quels exemples les jeunes personnes reçoivent de leurs mères, et comment on vous coiffe une jolie femme du préjugé que de se renfermer dans son domestique, régler sa maison, et s'en tenir à son époux, c'est mener une vie lugubre, périr d'ennui et s'enterrer toute vive. Et puis, nous sommes si entreprenantes, nous autres hommes, et une jeune enfant sans expérience est si comblée de se voir entreprise! J'ai entendu que les femmes sages étaient rares, excessivement rares, et, loin de m'en dédire, j'ajouterais volontiers qu'il est surprenant qu'elles ne le soient pas davantage. » Sélém, qui est présent à la conversation, intervient : « J'avouerais, dit-il, que je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a des femmes de jugement, et que la réflexion a éclairées sur les suites fâcheuses du désordre; des femmes heureusement nées, bien élevées, qui ont appris à sentir leur devoir, qui l'aiment, et qui ne s'en écartent jamais. » Mirzoza affirme l'existence des femmes sages « à peu près comme on démontre celle de Brahma en brahminologie. » Mangogul déclare, en fin de compte, que s'il rencontre, dans la suite des épreuves qui lui restent à tenter, une seule femme vraiment et constamment sage, il publiera qu'il est enchanté des raisonnements de la favorite sur la possibilité des femmes sages; qu'il accrédiçtera sa logique de tout son pouvoir et lui donnera son château d'A-mara. Hélas! arrivé au trentième essai de l'anneau pratiqué sur Mirzoza, il n'a rencontré de bijou fidèle que celui de sa maîtresse. La favorite exige que le fatal présent de Cucufa ne trouble plus ni le cœur de son amant ni son empire. Mangogul se met donc en oraison. Cucufa apparaît : « Génie tout puissant, lui dit le sultan, reprenez votre anneau, et continuez-moi votre protection. — Prince, lui répond le génie, partagez vos jours entre l'amour et la gloire; Mirzoza vous assurera le premier de ces avantages, et je vous promets le second. »

Naigeon a loué la sagesse et la philosophie des *Bijoux indiscrets*. Nous ne saurions en faire autant, et il est regrettable que Diderot ait employé son talent si mal à propos. De belles pages, des pensées profondes et souvent élevées ne peuvent faire oublier des tableaux obscènes, des crudités d'expression que rien n'excuse. Ce qui domine en Diderot, c'est une sorte de chaleur des sens bien propre à donner une vie singulière à tout ce qu'il écrit; mais le libertinage mondain et fardé de Crébillon fils vient malheureusement guider ici sa plume nerveuse et colorée. Diderot est moins blâmable quand il laisse aller sa muse à l'abandon et toute nue dans sa beauté virile, que quand il la farde et lui prête les vices masqués de la société qui l'entoure. On ne réédite plus les *Bijoux indiscrets*, et l'on a raison. C'est d'ailleurs un livre ennuyeux, que les vieillards vicieux et les collégiens précoces pourraient seuls être tentés de feuilleter. L'originalité de la donnée a fait excuser l'immoralité de l'ouvrage; mais on sait maintenant que Diderot l'a prise dans un vieux fabliau du XIII^e siècle, où elle est mise en œuvre avec plus de retenue et d'habileté; en sorte qu'il ne reste à l'imitateur que la longueur et l'audace des détails. Le comte de Caylus aurait, assure-t-on, montré à Diderot un manuscrit tiré de la bibliothèque du roi. Au dire de Voisenon, le comte de Caylus, rempli de son sujet, s'était surpassé et en avait fait un roman assez gai. Diderot, en allongeant la chose, ne la rendit pas suffisamment intéressante. On a joué, en février 1850, à Paris, un vaudeville intitulé les *Bijoux indiscrets*.

— Allus. hist. Voilà mes bijoux, allusion à une réponse célèbre que fit Cornélie, mère des Gracques, en montrant ses enfants. (V. CORNELIE.) Cette réponse est l'objet de fréquentes applications :

« Quand même Boissonnade n'aurait pas laissé de livres, il pourrait, si la postérité comptait avec lui, dire quelles furent les cinquante années de son enseignement, combien de lettrés d'un goût délicat, de professeurs distingués, d'hellénistes éminents, sont sortis de son école, et, content de cette œuvre, répondre comme la matrone romaine : *Voilà ma parure, voilà ma gloire!* » NAUDET.

« Il est rare qu'une femme trop coquette soit bonne mère, et qu'elle puisse s'approprier la réponse sublime de cette dame romaine qui, pour parure, montra ses enfants. » (Galerie de littérature.)

« Honneur au rejeton qui deviendra la tige! Henri, nouveau Joas, sauvé par un prodige, A l'ombre de l'autel croit-il vainqueur du sort; Un jour, de ses vertus notre France embellie, A ses sœurs, comme Cornélie, Dirait : « Voilà mon fils, c'est mon plus beau trésor. » V. Hugo, *Ode sur la Naissance du duc de Bordeaux*.

« Trouvez-moi dans toutes vos histoires une illusion plus naïve, plus sublime que celle de cette pauvre mère à qui un instituteur désolé écrit pour l'engager à retirer son fils, attendu qu'on ne peut rien lui apprendre, et qui trouve